

Les écrits

IES ÉCRITS

Le mensonge

Isabelle Lagny

Number 155, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91881ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lagny, I. (2019). Le mensonge. *Les écrits*, (155), 20–25.

LE MENSONGE

Un matin, dès que la porte palière fut ouverte, un petit chat qui miaulait dans l'escalier s'engouffra dans l'appartement. Mon frère, ma sœur et moi supplîâmes ma mère un peu hostile de le garder avec nous. C'était une chatte blanche et noire. Elle accepta. Derrière cette même porte, quelques jours plus tard, un homme grand et mince, habillé en militaire apparut. C'était mon oncle Pierre qui arrivait tout juste d'Algérie. Nous étions muets et dévorés de curiosité. J'avais quatre ans et ne l'avais jamais vu. Je le trouvais particulièrement ridé. Je m'assis près de ma sœur aînée sur le lit de maman afin de mieux l'observer. Mon oncle était resté debout pour nous parler, impressionnant dans son uniforme clair, avec son calot de l'armée française. La chatte Mounette, minuscule à côté de lui, se frottait déjà contre ses jambes.

Très souvent dans cette chambre, mon regard se promenait sur les murs. Au-dessus de mon petit lit cage, maman avait placé la reproduction d'un tableau. Une vierge au visage doux et maternel y regardait tendrement son bébé dénudé. Un léger sourire sur le visage de cette mère, médaillon ovale penché au-dessus de l'enfant, unique objet de son amour. Nous n'avions aucun portrait de nous à la maison. Cette vierge était donc ma mère et le petit Jésus, c'était moi, la petite dernière. Je remarquai que notre Jésus était installé confortablement sur un coussin avec une pointe ornée d'un pompon doré. Je me suis imaginé sans aucune raison évidente aujourd'hui que cette pointe de coussin qui dépassait sous Jésus était l'extrémité de sa croix. Cette croix semblait aussi confortable que mon lit où ma mère m'apportait chaque soir un verre de lait chaud sucré. Dans les églises et les calvaires, le Christ semblait bien dormir. Restaient les traces de sang sur ses mains autour des clous, seul détail propre à me tracasser...

Le jour de son arrivée, l'oncle Pierre repartit. Ce soir-là, dans l'obscurité totale, des spectres sans visages émergèrent de la silhouette allongée de ma mère restée seule dans son lit et ils dansèrent, ils dansèrent follement. Vision terrifiante. Je me mis à pleurer de frayeur et maman, quittant son suaire imaginaire se leva dans l'obscurité pour venir me consoler et me serrer dans ses bras. Où est mon père? Je ne l'ai jamais vu dans cette chambre.

Dans les temps reculés – ai-je deux ans? –, je me revois dans la chambre maternelle coller ma joue brûlante contre le pied chromé très frais d'un tabouret. Le médecin discute avec ma mère dans la cuisine. Le père n'existe pas. De l'eau bout dans une casserole, et dans cette casserole frémit une longue aiguille. La buée se dépose sur la fenêtre. Je ne sais pas encore que cette aiguille doit me percer le tympan. Le médecin me prend sur ses genoux gentiment avec la bénédiction de ma mère puis le souvenir s'évapore.

Le lendemain de mon cauchemar, l'oncle revient. Il est maintenant habillé en civil et arrive avec une valise. Je tends l'oreille. Il explique à maman qu'hier il est allé voir sa mère et que papa, qui habite avec elle depuis la séparation, a de la haine contre lui. Il lui a même interdit de revenir voir sa mère. Je suis triste pour ma grand-mère et je comprends ce jour-là que l'oncle Pierre n'a plus de logement. Il est donc normal qu'il s'installe chez nous. Et tout naturellement, comme ma mère a un grand lit, le soir venu, il dort avec elle...

Je me penche souvent au rebord de la fenêtre de la salle à manger. Notre logement donne sur l'avenue Pierre Brossolette à Montrouge. Une belle avenue bordée de platanes, dont les feuilles dès le printemps frissonnent au soleil. Sur notre trottoir, le marchand de journaux vend des globes terrestres, la charcutière, des frites, et l'épicière, des bouteilles de vin Préfontaine dont nous collectionnons les capsules. En aurons-nous assez pour gagner enfin une rose en plastique? En attendant, nous les accumulons soigneusement sans penser une seule fois au vice de mon père.

L'autre trottoir de notre belle avenue est une contrée inconnue: Malakoff. Une ville où je ne m'aventure jamais seule. Ce trottoir s'enorgueillit d'un coiffeur que fréquente chaque semaine notre voisine Éliane avec sa tête gaufrée et son cheptel de meubles vernis style Regency. Pendant qu'Éliane se fait pomponner sur l'avenue, maman et ma sœur, par économie, se font elles-mêmes leur mise en plis à la maison. Lorsque je suis à la fenêtre, à droite du coiffeur, j'arrive en me penchant complètement à voir la devanture de l'opticien. Une enseigne en forme d'énorme paire de lunettes s'allume en façade dès que l'opticien s'endort. «Vous pourrez vous arrêter aux lunettes lumineuses», dit ma mère chaque dimanche soir au chauffeur de taxi qui nous ramène de Paris. Chaque semaine, nous passons ce jour en famille dans l'arrière-boutique de la blanchisserie de mes grands-parents. Mais ce dimanche-là, nous restons à Montrouge avec mon oncle. À quatre ans je suis conduite aussitôt hors de la chambre maternelle et me trouve désormais pour dormir, coincée entre mon frère et ma sœur dans le grand lit d'adultes de la salle à manger.

Le premier soir de mon exil, je me sépare de ma poupée noire. Je la pose sur une lourde chaise cloutée en cuir sombre. Je m'habitue à entendre comme une chute d'eau dans cette nouvelle chambre, le ronronnement des moteurs mêlés des voitures qui ne cessent de filer de Paris vers Clamart; à chaque seconde, la lumière de leurs phares filtrée par les persiennes, balaye le plafond au-dessus de notre lit. Le matin au réveil, je décompose à travers mes cils, les rais de lumière d'un soleil renaissant.

Ma sœur me parle doucement depuis que nous sommes côte à côte dans le lit. Parfois elle me caresse la main très légèrement et je m'endors. Je rêve de mon école maternelle. La cantine avec ses petites tables débouche sur une plage. J'y attends le retour de ma mère qui tarde à venir me chercher après la journée d'école. J'y ramasse des coquillages pour en faire des colliers.

Dans notre vieil immeuble, on accède aux caves en terre battue par un escalier assez raide. Mon frère Dominique est chargé d'aller y chercher le charbon qui nous chauffe et alimente notre cuisinière. Pleine de crainte et d'admiration, je le regarde dévaler l'escalier, car mon grand-père prétend qu'il y a des rats en bas. Il en a vu un gros noir en 1940. D'autres à l'époque, en voyaient défiler dans les rues. Dans ce logement peu confortable où nous vivons à l'étroit et n'avons pas de salle de bains, il faut sortir sur le palier pour gagner les lieux d'aisance. Les deux petites filles de Madame Trudeau, notre voisine qui est veuve, partagent avec leur mère et nous ces toilettes à la turque. À chaque fois que je m'y rends, je scrute les murs, inquiète de la moindre trace de salissure. J'ai vu des virgules, a dit maman. Tout de même, elles exagèrent !

Mais l'autre jour, avant l'arrivée de l'oncle, j'étais encore installée sur mon petit pot au milieu de l'entrée. La radio couinait et soudain j'ai entendu Jacques Brel qui a chanté comme un benêt : « J'vous ai apporté des bonbons..., parce que les fleurs c'est périssable..., et les bonbons c'est tellement bon... » Et bien ça m'a vraiment plu. C'était drôle. Après, j'ai essayé de retrouver la mélodie sur mon petit piano en bois. C'est là que l'idée de posséder un vrai piano ne m'a plus quittée.

Ma grande sœur m'a dit qu'avant d'entrer dans l'armée et de partir en Algérie, mon oncle était ingénieur. Maintenant qu'il est revenu à la vie civile, tu vois bien, m'a-t-elle dit, maintenant il ne fait rien, il passe son temps à peindre des natures mortes ! Après la séance, il range précautionneusement ses petits tubes de peinture cabossés dans une boîte métallique (celle qui a contenu les délicieux biscuits sablés que j'adore, mais il n'y en a plus et c'est dommage). Mon frère Dominique est content d'apprendre à dessiner avec notre oncle. De temps en temps, ils soudent ensemble des transistors. Ce sont pour moi de petits objets à deux pattes, piquants et bizarres. J'observe le filet de fumée grise qui s'élève au-dessus de leur tête. J'essaie de voir ce qui se passe entre leurs mains en me fauflant entre leurs tabourets comme une petite chèvre. Mon frère agacé me promet que si je reste sage, il va bientôt m'offrir un vrai vélo à deux roues. Je lui obéis aussitôt tant le désir d'aller vite comme une équilibriste me tenaille le ventre.



Les semaines passent. Notre téléviseur se retrouve désossé par l'oncle Pierre sur la table de la salle à manger. Au bout de quelques semaines, le poste reprend sa place dans un angle de la chambre de maman. L'image de la télévision réapparaît enfin, mais elle vacille. Le présentateur est tout tordu. Je me réinstalle avec bonheur sur le lit de ma mère entre ses jambes qui me servent de barque. Puis je sombre dans le sommeil avec la voix grave de Nounours et celle plus aiguë du Marchand de Sable.

Le samedi suivant, dans la cuisine tout étroite où le poêle à charbon rougeoit, l'oncle Pierre s'assoit à table près de moi et me fixe pour la première fois de ses yeux bleus en souriant. Il a une chevelure poivre et sel épaisse. Il est mince et élégant, il y a un grand espace vertical au-dessus de la bouche et deux grands plis d'expression entre les ailes du nez et les commissures des lèvres. Sur ma photo de carte d'identité, il me ressemble. Oui, c'est vrai, je trouve qu'il me ressemble. Il a aussi, et ça c'est très particulier, une petite fossette au centre du menton que, moi, je n'ai pas. Mais ce que j'ai et qu'il n'a

pas, par contre, ce sont les dents qui avancent. Ma maîtresse prétend que c'est parce que je suce mon pouce. Lui, je crois, ne le fait pas.

Puis, je ne sais pourquoi, je me passionne pour les voyages. Je mène ma première expédition exotique à moindres frais, non pas dans les contrées lointaines, mais dans tous les recoins de la maison. Un après-midi baigné de silence, je fais irruption dans le placard de la salle à manger. En l'ouvrant, je vois soudain mon visage se refléter dans un miroir accroché à l'envers de la porte. Je saisis bien à ce moment précis que quelque chose bascule dans ma vie : je prends conscience de mon existence. Une ivresse me gagne. J'ai cinq ans. Il ne faut pas en perdre l'équilibre. Je me ressaisis, ferme la porte du placard et me retrouve désormais seule et fébrile face au monde.

Je ne sais pas quels démons ont saisi mon frère et ma sœur aînés tout à l'heure. Ils ont ôté la poignée en porcelaine de la porte de la chambre de maman avant de la claquer pour que je reste seule et prisonnière. Je les entends rire et se trémousser derrière la porte à la vitre opaque. Soudain je me jette dans l'armoire à vêtements. Il me faut y trouver une solution pour me libérer de ce piège. Je tombe sur l'uniforme et le calot militaires de mon oncle. Je place déjà le calot sur ma tête. Tout à côté sont empilés les soutiens-gorge de ma mère avec leurs baleines amovibles. J'extirpe la tige métallique de sa gangue de tissus et retourne en jubilant vers la porte. Je vais crocheter la serrure comme un cambrioleur. En moins de deux la porte s'ouvre. Mon frère et ma sœur font la grimace.

Ainsi l'ambiance est devenue électrique à la maison. La chatte court partout et pisse régulièrement sur le linge propre qui attend pour le repassage. Ma mère explose en cris contre elle. À la fin d'un repas dominical, je pique une colère à mon tour et pars m'isoler dans la chambre maternelle. Je prends soin au passage de bien faire claquer la porte. Aussi, les vitres de celles-ci se brisent aussitôt. Apeurée, je bondis dans mon ancien lit-cage, et fais la morte. Ma mère accourt, ouvre la porte, enjambe le débris de verre et se précipite au-dessus de moi. Elle me regarde sans dire un mot. Je sens juste son souffle sur ma joue. Deux minutes interminables s'écoulent. Presque en asphyxie, j'éclate de rire et me relève en titubant. Mes yeux chavirent.

L'oncle Pierre voyage régulièrement pour son travail. Il me semble qu'il ne faut pas parler de lui à mon père que nous voyons obligatoirement tous les quinze jours. Sans qu'on me le demande, je garde le secret de cet oncle qu'il déteste, bien au chaud dans mon cœur. Mentir n'est pas simple pour moi. Mais il s'agit cette fois d'un mensonge partagé, d'une cause nécessaire. Je l'accepte ainsi. C'est ma deuxième tricherie au fond, si l'on ajoute à cela

l'histoire du faux évanouissement. Mais il me faut apprendre à côtoyer le tragique. À cette époque je ne me lasse pas de lire et de relire ma pile d'albums d'enfant. Ma philosophie se construit autour du Petit Esquimau, d'Un festin de lion, de Cendrillon et Blanche-Neige, mes livres préférés. Ma mère aime les livres, mais elle déteste les mensonges.

Un soir, vers 18 heures, alors que nous sommes seuls, mon frère me dit, le front plissé et les lèvres pincées en détachant bien les mots :

« Tu sais, Maman est morte. Elle ne rentrera pas ce soir... »

Je me mets immédiatement à pleurer à gros sanglots. Mon corps tombe dans un puits sans fond. Ma poitrine me fait mal. Les secondes qui défilent sont insupportables.

Dominique pince ses lèvres, un sourire gêné de me voir aussi démolie. Il s'empresse alors de se contredire :

« Mais non c'était pour rire ! Maman n'est pas morte, elle va rentrer bientôt. Arrête de pleurer. Arrête de pleurer ! »

Alors que mes sanglots finissent par se tarir, il ajoute :

« Promets-moi que tu ne lui répéteras pas ce que je t'ai dit... sinon je vais me faire disputer ! »

Je ne souhaite pas que, par ma faute, mon frère se fasse battre. Je connais la colère de ma mère. Je sais qu'elle en est capable. Mais je reste encore un long temps émue par la mauvaise nouvelle.

Quand ma mère rentre de son travail, elle est heureuse de nous retrouver. Comme chaque soir, elle me rapporte souriante des pastilles au chocolat multicolores qu'elle achète au tabac en même temps que des cigarettes. Elle nous embrasse en faisant claquer des bises généreuses sur nos joues. Sa présence si enveloppante a fini de me réconforter. Mais soudain, sans prévenir me revient la détresse que j'ai endurée l'heure précédente. Je n'y tiens plus et, malgré ma promesse faite à Dominique, toute défaite, je lui raconte ce qui vient d'arriver. Comme je l'avais prévu, elle se met aussitôt en colère, insultant mon frère et le coursant à travers l'appartement pour lui administrer une effroyable correction. Les coups pleuvent sur lui. Oui, il ne fallait rien dire. Cette fois c'est compris, je ne dénoncerai plus.

J'ai souvent repensé à cet épisode marquant de mon enfance. À la méchanceté mystérieuse de mon frère et à la violence réprimée de ma mère que je lisais douloureusement dans ses yeux.
